

Sándor Márai

Libération

ROMAN

*Traduit du hongrois
par Catherine Fay*

Albin Michel

« *Les Grandes Traductions* »

© Éditions Albin Michel, 2007
pour la traduction française

Édition originale :
SZABADULÁS

© Heirs of Sándor Márai, Vörösvary-Weller Publishing Toronto.

La troisième nuit qui suivit le nouvel an – au vingt-quatrième jour du siège de Budapest –, une jeune femme prit la décision de quitter l’abri d’un grand immeuble du centre-ville assiégé où elle habitait, pour passer de l’autre côté de la rue transformée en champ de bataille et rejoindre, par n’importe quel moyen et à n’importe quel prix, l’homme qui se terrait depuis trois semaines avec six compagnons dans l’abri de l’immeuble d’en face, à l’intérieur d’une cave étroite et entièrement murée. Cet homme était son père. En cette période d’ultime chaos et de désintégration finale, il était toujours recherché avec une diligence extrême et une minutie scrupuleuse par la police politique.

La jeune femme n’avait rien d’une « héroïne » ; du moins, ce n’était pas ainsi qu’elle se voyait. Ce qu’elle éprouvait depuis des semaines n’était qu’une grande fatigue qui l’avait envahie tout entière : la fatigue d’un être qui vient de fournir un effort phy-

Libération

sique intense et dont l'esprit se croit encore capable de résister à un nouvel effort, mais dont le corps brusquement se révolte, sans pouvoir réagir autrement que par la nausée, étouffé, impuissant, comme sous la pression d'un linceul. Ce genre de fatigue extrême, proche de l'écoeurement, que le corps humain éprouve dans la moiteur insupportable de certains jours d'intense chaleur.

La jeune femme avait quelques raisons de se sentir épuisée : depuis plusieurs mois, elle n'avait plus aucun domicile ; son père se cachait, il était en danger, menacé de mort. Depuis dix mois, elle aidait à se cacher non seulement son père mais aussi d'autres gens, des fuyitifs, des clandestins qui, dans cet univers en pleine dissolution, cherchaient un foyer pour une nuit, un abri provisoire ; ces dernières semaines, elle aussi s'était retrouvée « hors la loi » : à l'université, où elle venait de terminer son dernier semestre, elle n'avait pas obéi aux ordres allemands, elle n'avait pas, à l'instar de ses camarades de faculté, pris le train qui devait « évacuer » les jeunes étudiants à l'approche des Russes. Elle aussi était, de ce fait, considérée comme réfractaire et se cachait avec de faux papiers. Comme bien d'autres, en réalité, elle ne se souciait plus guère de petits détails de ce genre.

Libération

Les Russes avaient déjà franchi la limite des faubourgs et se battaient dans les rues du centre.

Si l'on s'en tenait à ses faux documents – fournis par la fille d'une des femmes de ménage de l'université –, la jeune femme s'appelait Elisabeth Sós. Toujours d'après ces documents, elle venait d'avoir vingt-trois ans et travaillait comme infirmière dans un hôpital ; aux yeux d'un observateur superficiel, tout cela paraissait correspondre à la réalité. Mais, en fait, et par un simple hasard, seul son prénom, Elisabeth, correspondait : la jeune femme se prénommait réellement ainsi. Elle voyait dans cette similitude un signe des dieux, une véritable bénédiction ; pas besoin de remplacer le E brodé sur son linge ; c'était une bonne chose, parce qu'à cette époque, elle n'avait que celui qu'elle portait sur elle.

Parfois, lorsqu'elle se trouvait dans des moments de calme et de lucidité – car, au cours de ces dernières semaines, particulièrement les trois dernières, depuis qu'on avait emmuré son père dans la cave de l'immeuble voisin, elle avait eu l'impression constante d'avoir la fièvre et de ne pouvoir que rarement réfléchir avec logique et bon sens –, elle jugeait cette mascarade ridicule, ridicule sa propre situation, avec ses faux papiers ; ridicule, futile, d'une prudence exagérée, d'un zèle superflu, comme si elle avait voulu se donner de l'importance. Comme tous ceux qui, au cours des derniers mois qui suivirent

Libération

l'invasion allemande, avaient été contraints pour une raison ou une autre de se cacher, Elisabeth avait appris toutes les ruses liées à cette situation ; mais elle avait aussi compris que, même si l'on devait se comporter avec la prudence nécessaire, le hasard présidait aveuglément au sort des humains.

Certaines personnes pouvaient se cacher pendant des mois, munies de papiers « irréprochables », agir avec une prudence infinie, et puis un jour, subitement, à cinq heures de l'après-midi, ces mêmes personnes abandonnaient leur cachette sur un coup de tête, sortaient dans la rue, se rendaient à leur café habituel, ou encore au cinéma, tout droit dans les bras des gendarmes ou de la police politique ; alors elles se faisaient prendre, ou pas... sans qu'il y ait plus de raison dans l'un ou l'autre cas. Elisabeth commençait à soupçonner que même le « partisan » le plus prudent n'était pas en mesure de prévoir les événements.

La plupart de ces « partisans », du reste, se donnaient beaucoup d'importance ; peu d'entre eux étaient sérieusement recherchés ; mais ils travaillaient pour l'avenir, pour bien montrer, au monde et à eux-mêmes, qu'eux aussi, dans ces moments de péril, faisaient partie des persécutés. Quant à Elisabeth, elle savait qu'elle pouvait arpenter les rues sans être inquiétée. Et pourtant elle se cachait : à cette

Libération

époque en effet, son nom risquait encore de déchaîner les chiens de garde du pouvoir.

Naturellement, ce n'était pas le nom « Elisabeth Sós » qui posait problème. C'était le nom de son père, un nom connu et respecté dans tout le pays, celui du savant et du professeur, celui que, ces dernières années, la meute des journalistes citait avec une haine exacerbée, sans cacher sa soif de sang, celui que les autorités nouvelles clamaient dans les réunions politiques. Le nom de son père, qu'Elisabeth portait aussi, ce nom, connu et respecté au-delà des frontières du pays, partout où les hommes étaient encore à même de juger objectivement et de penser scientifiquement : ce nom-là, il n'était pas recommandé de le porter ouvertement.

Elisabeth Sós savait qu'aucun danger ne la menaçait personnellement : qui aurait pu en effet, dans un tel chaos, s'intéresser à une jeune femme ? Son seul crime, c'était de ne pas être partie avec les étudiants évacués en Allemagne – mais qui était au courant ? Certains employés de l'université, tout au plus ; et ces gens-là, si toutefois ils se trouvaient encore à Budapest, avaient certainement bien d'autres soucis que d'enquêter sur des étudiants. Le destin personnel d'Elisabeth n'intéressait personne.

En revanche, ce nom, le nom de son père, alors que les flammes faisaient maintenant rage aux quatre coins de la cité, alors que les Allemands reculaient,

Libération

encerclés, alors que les nazis hongrois se défendaient contre les Russes, rue après rue, maison après maison, ce nom pouvait encore narguer les fascistes. Ces dernières années, le nom de son père, auquel n'était associé le souvenir d'aucune action politique, était apparu comme un symbole pour tous les fascistes. La personne de son père, sa vie de solitaire, son travail, ce travail de recherche, éloigné de tout intérêt pratique pour la vie de tous les jours, provoquaient la colère et l'agressivité de ses collègues et des politiciens ; il était même devenu, ces derniers temps, un objet de haine pour l'homme de la rue.

Pourquoi ?... Elisabeth avait assisté à de nombreuses discussions à ce sujet, elle avait lu les articles et les pamphlets des adversaires, et jamais encore elle n'avait réussi à déceler dans ces écrits haineux et véhéments la moindre accusation fondée et clairement formulée. Homme de gauche, disaient-ils, ou bien, faisant des insinuations perfides : anglophile, judéophile, payé par les Anglais ou par les juifs, ayant pactisé en secret avec Moscou, ayant vendu l'esprit hongrois, le savoir... Voilà ce qu'ils disaient. Son père n'était pourtant membre d'aucun parti politique ; ses amis de gauche lui reprochaient même son attitude modérée. Il ne fréquentait pas les réunions interdites ; il y avait bien des juifs parmi ses amis, mais beaucoup en revanche ne l'étaient pas, qui n'étaient pas d'accord avec lui, ni à propos du

Libération

problème juif ni au sujet de ses opinions politiques, et polémiquaient avec le savant. Néanmoins, ils étaient amis...

Et puis il y avait les autres – ceux qui haïssaient son père. Ils écrivaient et parlaient de lui comme s'il organisait des partis, des armées secrètes, comme s'il entretenait des rapports étroits avec les Alliés, comme s'il avait trahi, vendu le pays. Elisabeth savait que toutes ces accusations étaient fausses.

Son père était astronome, mathématicien... et ce statut lui convenait à tel point que, même ces derniers temps, il se passionnait beaucoup plus pour les secrets du ciel que pour les événements de la terre. Les juifs, pour lui, étaient des êtres humains, nés d'une mère, qu'il ne fallait ni juger ni punir à cause de leurs origines ; des humains, avec des défauts humains, et si l'on devait les juger, c'était pour ces fautes-là, et non pas, bien sûr, pour leurs origines. Mais puisque aujourd'hui on les persécutait comme des bêtes nuisibles, il n'avait plus aucune réserve sur cette question ; il partageait son foyer et ses revenus avec les persécutés. Elisabeth savait d'ailleurs que son père aidait de la même manière des réfugiés polonais, des étudiants serbes, des intellectuels français que les hasards de la guerre avaient fait échouer sur le territoire hongrois... Un territoire qui avait cessé d'être une terre d'accueil pour devenir un terrain de chasse où s'affrontaient persécuteurs et persécutés.

Libération

Son père faisait partie des persécutés. Le jour de l'invasion – Elisabeth se souviendrait toute sa vie de ce dimanche matin ! –, les hommes de la Gestapo étaient venus le chercher en début d'après-midi, et comme ils ne l'avaient trouvé ni chez lui ni à son bureau, ils avaient laissé une convocation écrite au crayon sur un morceau de papier, lui enjoignant de se présenter dans un hôtel du centre-ville. Mais des amis, dès le petit jour, l'avaient prévenu du danger, et il avait déjà pris le train en direction de la province.

Elisabeth avait également quitté l'appartement dès les premières heures de la matinée car elle craignait d'être interrogée et contrainte de révéler le lieu où son père s'était réfugié – les informations qui circulaient alors sur les méthodes employées par les nazis et leurs auxiliaires hongrois pour soutirer des aveux commençaient à être fiables. Depuis ce temps-là – depuis quand, d'ailleurs ? Elisabeth avait fait le compte : dix mois exactement, du 19 mars au 19 janvier, dix mois, au jour et à l'heure près ! –, Elisabeth ne vivait plus chez elle.

Cette maison, le bureau du père, ce havre où, depuis son veuvage, il vivait de façon discrète et retirée en compagnie de sa fille devenue adulte, avait progressivement disparu au cours de ces dix mois. Ce furent d'abord les limiers allemands qui fouillèrent toutes les chambres, puis des mains inconnues

Libération

et mystérieuses venues subtiliser vêtements et divers ustensiles ; en octobre, après le soulèvement des Croix fléchées, des voleurs à brassard avaient fouillé les pièces froides et saccagées à la recherche du reste du butin ; et en novembre, enfin, une bombe avait eu raison de l'immeuble et de l'appartement. Elisabeth savait déjà depuis des semaines ce que son père ne savait pas encore : ils n'avaient plus de foyer ; seuls subsistaient quelques manuscrits et quelques livres, qu'un assistant plein de bonne volonté avait soigneusement, au cours de ces dix mois, tenus à l'abri des voleurs et des bombes.

Mais leur maison était en ruines, et au milieu des ruines, toutes les précieuses notes de son père, les photos, les calculs, les livres rares d'astronomie en anglais, français, allemand, les lettres, les articles de ses confrères étrangers avaient disparu... Tout ce qui possédait encore une valeur inestimable pour son père. Les meubles, les vieux souvenirs de famille, les vêtements... Mais déjà, Elisabeth ne pensait plus à tout cela.

Son père, lui, était persuadé que leur logis était intact. Pendant ces dix mois de clandestinité, il n'avait cessé de dire avec confiance qu'ils réintégreraient bientôt leur appartement calme du centre-ville, que les objets disparus seraient remplacés par des nouveaux, et qu'ils retrouveraient livres et notes à leur place, parce que, n'est-ce pas, tout cela n'inté-

Libération

ressait personne... Il se consolait et se rassurait ainsi. Elisabeth n'avait pas eu, au cours de ces dix mois, le courage de lui dire la vérité sur le sort de leur appartement.

Cet homme dont la tête était secrètement mise à prix par les nazis, que des limiers professionnels, allemands et hongrois, pourchassaient dans tout le pays, s'accrochait depuis le début de sa clandestinité à l'espoir que l'œuvre d'une vie entière ne disparaîtrait pas. Il croyait pouvoir un jour poursuivre son travail, il croyait revoir cet appartement... Et parfois, ce grand connaisseur des choses de la nature, qui ne considérait jamais les secrets du ciel autrement qu'en termes d'équilibre naturel, se mettait à évoquer, figé dans une certitude superstitieuse, ce foyer où Elisabeth et lui, le savant persécuté, retourneraient un jour. Au cours des rares occasions, risquées, où elle pouvait rencontrer son père dans l'une de ses nouvelles cachettes, toujours plus invraisemblables, Elisabeth n'osait lui dire que leur maison avait été détruite par la main des hommes, par des voleurs débraillés, sournois, des policiers sanguinaires, et finalement par des bombes.

Dix mois auparavant – un temps qui lui paraissait aussi éloigné que si elle l'apercevait depuis l'autre rive de la vie –, quelques heures après la fuite de son père et avant l'arrivée des messieurs de la Gestapo, Elisabeth avait, elle aussi, abandonné l'appartement ;

Libération

elle ne l'avait revu qu'à l'occasion d'une soirée brumeuse de novembre, il y a quelques semaines, lorsqu'elle avait appris qu'une bombe avait anéanti la maison. Il n'y avait plus d'appartement, de bureau, de notes, de bibliothèque, il n'y avait plus rien maintenant. Mais elle n'y pensait que distraitement.

Dix mois. Plus les vingt-quatre derniers jours. Cela faisait donc si longtemps?... Pour beaucoup, dans la cave, le siège avait commencé le soir de Noël, lorsque les premiers tanks russes avaient fait leur apparition sur l'autre rive, sur l'une des places de Buda. Par la suite, tout était devenu flou dans ce chaos infernal. Dix mois pendant lesquels le cours de leur vie et de leur destin changeait d'une semaine à l'autre. Des semaines où Elisabeth et son père sentaient l'un et l'autre, sur leur cou, le halètement de la meute aux abois, des jours et des heures où il leur était quasi impossible de trouver, ne serait-ce que pour une nuit, un nouveau refuge, une simple tanière, un lit, une armoire, un coin dans des combles ou dans une cave, parce que leurs protecteurs, terrorisés, commençaient à se lasser, parce que l'on entendait se rapprocher le cri de guerre des assaillants... parce que dix mois passés dans de telles conditions, c'était long...

Elisabeth se rendait compte maintenant seulement à quel point c'était long ! La vie changeait.

Libération

Après la traque effrénée des premiers mois, une sorte d'accalmie passagère avait suivi, le danger semblait moins grand, comme si la vaste offensive initiale s'était ralentie, comme si les chiens s'étaient épuisés. L'atmosphère politique paraissait légèrement moins pesante, certaines ambassades étrangères, de Suède, de Suisse, du Portugal ou le bureau du nonce du pape, offraient leur soutien sans relâche ; nombre de héros faisaient leur apparition, arborant sur leur poitrine l'écusson protecteur de la Croix-Rouge ; les puissances étrangères commençaient à s'émouvoir du sort des juifs persécutés, des centaines de milliers de malheureux entassés dans les wagons et dans les chambres à gaz, des réfugiés politiques déplacés... Les gens vécurent ces dix mois comme dans le souffle d'un sirocco.

Mais parfois les ardeurs de ce vent brûlant retombaient. Alors, mues par une confiance aveugle et irraisonnée, les victimes pointaient le bout de leur nez, sortaient dans la rue, se rencontraient, se laissaient des messages. Ce fut au cours de l'une de ces journées que son père quitta la province pour la capitale : il prit le train, personne ne l'interpella, personne ne le reconnut, personne ne le dénonça. Il était arrivé, avait aussitôt trouvé un endroit où dormir, chez l'un de ses anciens étudiants ; il était de bonne humeur, confiant, il voulait récupérer ses

Libération

notes sans plus attendre, se mettre au travail... L'été touchait alors à sa fin.

À cette époque-là, on avait déjà déporté par centaines de milliers les juifs de province, mais à Budapest, dans les maisons à étoiles du ghetto, dans les appartements privés où ils se cachaient, les juifs et les persécutés politiques évoquaient avec une frénésie pleine d'espoir la libération prochaine. Comme si quelque chose s'était produit : les Allemands ne tiendraient plus longtemps, les forces intérieures hongroises allaient se soulever ; les autorités politiques supérieures et secrètes se défendaient, il n'y en avait plus pour longtemps... Et puis, brusquement, la panique !

Que s'était-il passé ? Rien de particulier ; peut-être était-ce bien cela justement : il ne se passait rien. On avait compris que le « changement » que l'on avait cru si proche, à portée de main, était encore loin ; peut-être faudrait-il attendre des semaines, des mois et vivre chaque jour, chaque heure chargés des événements les plus terribles.

Condamnés et persécutés ne furent pas les seuls à s'en rendre compte. Les mains secourables qui, hier encore, se tendaient vers eux, par bienveillance spontanée ou par calcul prudent, se détournèrent désormais avec peur. Hier encore, dix personnes étaient prêtes à offrir aux fugitifs un abri pour une ou plusieurs nuits, alors qu'aujourd'hui ce même

Libération

fugitif ne savait toujours pas, le soir venu, où il poserait sa tête la nuit suivante. Pourquoi ?... S'était-il passé quelque chose ? La panique, la terreur, quelques rumeurs de bataille, une information sur les « armes miracles », un mensonge stupide et invraisemblable, tout cela affolait les gens ; et celui qui, hier encore, apportait son aide avec un empressement confiant, aujourd'hui se renfermait, se glaçait, bredouillait d'un air gêné, ne répondait plus au téléphone, et n'ouvrait plus la porte au signal convenu.

Au cours de ces dix mois, le rythme de cet étrange ballet se modifia chaque semaine. Peu de gens le supportaient : peu de gens acceptaient les contraintes dangereuses de la solidarité avec calme et persévérance ; et pas davantage parmi les persécutés, où nombreux étaient ceux qui commettaient l'erreur de trop, faiblissaient devant tel obstacle inattendu ou agissaient sans réfléchir à quelque retournement de la vie politique... Son père, lui, résistait à la chasse à l'homme.

Personne, pas même Elisabeth, n'aurait osé espérer que cet homme de constitution fragile, si étranger à l'aspect prosaïque du monde, cet homme solitaire et réservé, puisse vivre ces mois de fuite et de persécution avec une telle endurance, une telle persévérance, faire preuve d'une prudence si grande et si raisonnable. Certes, c'était un savant, mais il était capable de résoudre des problèmes parfaitement

Libération

étrangers à son esprit, à son corps, et cela avec un savoir-faire et un sens pratique tels qu'on aurait dit que, loin d'avoir vécu au milieu de ses recherches abstraites en astronomie, isolé dans son bureau à l'écart du tumulte du monde, il était parti rejoindre, quelque part, pour une cause politique, certains compagnons de route, jeunes et combattifs... Sans mot dire, affichant un sourire calme, il supportait patiemment des conditions de vie changeantes, de plus en plus affligeantes et inconfortables ; il s'accommodait de compagnons lunatiques, de clandestins aux nerfs fragiles susceptibles de provoquer, par leur comportement, des dangers inutiles, il avait toujours une bonne idée lorsque c'était nécessaire, ne se lassait pas, lorsqu'il le fallait, de remonter le moral de tous ces beaux parleurs qui perdaient vite le souffle et qui étaient capables de se conduire de la façon la plus inconsidérée dans les moments de panique...

Au cours de tous ces mois, les nerfs de son père avaient tenu bon. Il réussissait à lire, mais pouvait aussi bien se passer de livres ou de compagnie, et même – ce qui devait être pour lui beaucoup plus difficile –, il savait rester calme, attentif et posé lorsqu'il se trouvait en compagnie de gens sans culture et à la pensée commune. Son nom était comme un signal, un appel à la fureur de la meute.

Quelle était donc la raison de leur haine ?... Certainement pas son attitude politique – tout le monde

Libération

savait qu'il méprisait l'idéologie fasciste de l'époque, la politique raciale, la haine et l'obsession du pouvoir rapace fondé sur la terreur, qu'il était convaincu que les forces mobilisées dans le monde entier par les Alliés finiraient par vaincre la machinerie allemande ! Non, c'était plutôt son simple comportement d'homme qui attisait la haine de ses collègues ayant choisi le clan des vainqueurs et des roquets de la presse. Ce comportement était sans ambiguïté : son silence excitait la « droite » autant que s'il avait ouvertement élevé la voix contre ces gens. Car rien n'était plus précieux, pour la coalition au pouvoir, que le prestige de l'homme de science – ils auraient fait n'importe quoi pour que celui-ci, d'un simple hochement de tête, approuve l'aventure sanglante attisée par des slogans raciaux, nationalistes et enjôleurs qu'ils voulaient rendre désirables aux yeux des masses. Mais justement, ils ne parvenaient pas à soutirer cette caution morale au savant qu'était son père ; et c'est pour quoi ils le haïssaient. Ils auraient eu besoin de son nom, de ce nom célèbre, vierge de toute souillure, de ce nom de savant sans tache ; mais ce savant s'était tu pendant des années, il n'avait jamais franchi le seuil de son bureau, puis avait finalement disparu au milieu du mois de mars. C'est pour quoi ils le haïssaient, c'est pour quoi ils le recherchaient avec une obstination de plus en plus folle.

Libération

Dix mois passés ainsi. Dix mois au cours desquels Elisabeth n'avait pu porter le nom de son père, au cours desquels chaque coup de sonnette était lourd de sens, au cours desquels la vente de leurs modestes trésors leur avait assuré des revenus précaires ; ils vivaient en effet bien au-dessus de leurs moyens – nul ne fait autant de dépenses extravagantes que celui qui se cache ! –, et chaque jour leur réserve d'oxygène s'épuisait parce qu'ils en avaient besoin pour vivre dans les caves. Une montre, une bague ancienne, le violon du père ; ensuite des sacrifices plus douloureux, quelques-uns des livres rares sauvés à grand-peine – tout prenait le chemin du marché parallèle. La clandestinité dévorait l'argent.

Sans tickets d'alimentation, Elisabeth devait acheter au marché noir des denrées hors de prix qu'elle partageait tous les jours avec d'autres, des affamés. Dix mois que son père vivait ainsi ; Elisabeth n'osait pas lui révéler cette pénurie totale qui, ces derniers temps, était devenue leur lot. Vêtements, livres, linge, tous ces objets avaient été transformés en nourriture pour subvenir, chaque jour, à leurs besoins vitaux. Les fonds de solidarité commençaient à s'épuiser ; son père n'avait même pas su – il devrait ne jamais l'apprendre – qu'Elisabeth s'était vue contrainte, ces derniers temps, d'accepter l'aide des mouvements secrets de la résistance. Au moment du siège, ils n'avaient plus rien.